

L'École des Femmes, vue par Jacques Lassalle, Didier Bezace et Marcel Maréchal Arnolphe en trois dimensions

Passons sur les raisons qui incitent le théâtre public à s'arc-bouter sur les œuvres du répertoire, tendance qui se traduit inévitablement par une mise à l'écart des auteurs contemporains. Maîtres à bord, les metteurs en scène sont davantage tentés par une énième relecture d'un classique, puisqu'ils ne doutent pas qu'elle sera marquée de leur empreinte évidemment indélébile, que par une escapade, à bien des égards plus aléatoire et supposée moins glorieuse, vers des textes inédits ou presque. Penchons nous plutôt sur un autre phénomène qui s'avère de plus en plus fréquent : la présentation simultanée d'une même pièce, avec des versions différentes, bien entendu. On peut l'interpréter comme un éclairage, plus ou moins conscient, de thèmes dans l'air du temps. C'est, en tout cas, pour l'observateur, l'occasion de se livrer à un exercice de comparaison toujours plaisant. C'est le cas avec *L'École des Femmes*, de Molière, dont trois metteurs en scène – et non des moindres – nous proposent actuellement leur lecture. On vient de découvrir celle de Jacques Lassalle, à l'Athénée. Celle de Didier Bezace fut l'événement de récent Festival d'Avignon et on la retrouvera en janvier, au Théâtre de La Commune d'Aubervilliers. Celle de Marcel Maréchal inaugure ses nouvelles fonctions, à la direction des Tréteaux de France. Molière serait probablement ravi de constater comment on peut lui être fidèle de manières si différentes.

En décembre 1662, lorsque Molière crée *L'École des Femmes*, sa vie vient de connaître un changement d'importance. Il a épousé la très charmante Armande Béjart, à peine âgée de vingt ans, c'est-à-dire beaucoup plus jeune que lui. Et il sait déjà qu'elle va lui en faire voir de toutes les couleurs. Certes, il ne s'agit pas pour lui, en écrivant et en jouant cette œuvre, de se dissimuler derrière le personnage d'Arnolphe. Il prend même soin

d'accentuer le caractère indéfendable du point de vue de son personnage. Il en profite pour souligner ainsi le machisme qui existait évidemment à l'époque, même si on ne le baptisait pas de la sorte et si on ne le pourfendait pas, dans les salons huppés, au nom du politiquement correct. Cela dit, il est tout aussi probable qu'il projetait sur son personnage quelques-unes des inquiétudes qu'il devait ressentir dans sa vie de couple. Après tout, la pertinence et la force d'un personnage est aussi proportionnelle aux ambiguïtés de ses raisonnements et de ses comportements. 274 ans plus tard, Louis Juvet présente sa mise en scène de *L'École des Femmes*, au Théâtre de l'Athénée, et se réserve, lui aussi, le rôle d'Arnolphe. Ce sera sans doute son plus évident et son plus durable succès, au théâtre. Il aura pourtant hésité longtemps avant de se lancer, bloquant notamment sur la conception du décor. C'est finalement Christian Bérard qui a trouvé la bonne idée : un mur d'angle s'ouvrant par glissement pour laisser entrevoir le petit jardin et la maison dans laquelle Agnès est retenue.

Le malheur des cocus

Jacques Lassalle s'inscrit dans cette filiation, répondant en cela à une commande du Théâtre de l'Athénée, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la disparition de son ancienne figure de proue. Pas question, pour autant, de se livrer à un vague exercice de copier-coller. Son exigence artistique ne saurait se résoudre à une simple tentative de reconstitution. Si sa scénographe, Géraldine Allier, a repris l'organisation de l'espace et la mécanique du décor de Bérard, elle l'a conçu avec des teintes douces, apaisantes, proches d'un élégant blanc cassé, avec des éléments plus stylisés que naturalistes. Nous voici ainsi plongé dans une lecture de la pièce, grave, presque apaisante. Dès la première scène, Arnolphe (Oliver Perrier) expose avec une mesure qui confine à la sérénité sa méthode pour éviter ce qui lui apparaît comme un grand malheur indûment toléré : le cocuage. Cet Arnolphe-là affiche l'assurance de l'homme que le doute n'étreint pas. Mais ce que l'on comprend aussi, c'est que s'il ne doute pas c'est qu'il n'aime pas. Agnès n'a pas de véritable existence à ses yeux. Elle n'est que l'instrument de sa démonstration. La détermination d'Arnolphe est à la mesure de son aveuglement. Sa déstabilisation à venir sera donc le produit de l'amour qu'il ressent soudain pour cette créature à l'inattendue détermination. Un amour qui va, peu à peu, lui ouvrir les yeux, provoquant, en retour, une terrible

souffrance, puisque c'est assurément d'un amour impossible dont il s'agit. Chez Lassalle, le ton est posé, sensible, aux antipodes de la farce. Même les cris sont intériorisés. Frappé par l'impudence d'Horace, ce jeune homme de bonne famille qui n'a qu'à se pencher pour conquérir le monde, en commençant par le cœur d'Agnès, dérouter par l'opportunité de la jeune fille qui a évidemment compris que son soupire lui ouvrait le chemin de la liberté, Arnolphe se vouë, au fur et à mesure que la situation le dépasse. Lassalle, lui non plus, ne fait certes pas preuve de complaisance à l'égard des errements de son anti-héros, piètre manipulateur. Il se contente de décrire avec doigté l'effondrement d'un homme, faible, forcément faible (comme dirait l'autre). Le rythme est parfaitement maîtrisé. On entend des bruits d'oiseaux et des airs de Charlie Mingus. La pièce gagne en émotion ce qu'elle perd en manichéisme. Le point de vue de Didier Bezace est différent. On serait tenté d'y voir une mise en perspective plus sociale. Son Arnolphe à lui est un homme en colère, seul face au reste du monde. L'action se déroule sur un plateau nu, posé sur un paysage de clochers d'églises, coupé du reste du monde, symbolisant l'univers clos d'Arnolphe, celui qu'il prétend régir avec ses propres lois. Un cœur est là, à l'écart, qui le regarde faire. En réalité, l'action n'est qu'un simulacre. Arnolphe, mentalement emmuré dans ses délirantes certitudes, ne comprend pas que la pièce est déjà jouée, avant même les trois coups. Agnès et Horace seront mariés. Les sentiments et les conventions y trouvent leur compte. Et qu'importe si Juvet voyait juste lorsqu'il disait : « je ne donne pas cher de ce couple là ! » Dès lors, s'agit simplement, pour les protagonistes, de ramener Arnolphe vers la voie de la raison, de la bienséance. Bien entendu, l'effort sera vain. Arnolphe, vaincu et rejeté, n'aura plus qu'à disparaître comme happé par une trappe.

Arditi, superbe

La démonstration est d'autant plus éclatante que Pierre Arditi donne une force exceptionnelle à cet Arnolphe-là. Lui aussi est piégé par l'amour, mais plus il aime plus il enrage et plus il enrage plus il s'obstine. Il ne s'enfonce pas, il se déchire, superbe et pathétique. On a quelques scrupules, après ces deux évocations, à revenir sur le travail de Marcel Maréchal. Le voici, par volonté ministérielle, porté à la tête des Tréteaux de France, créés par Jean Danet en 1959, devenus Centre Dramatique National en 1974, et trop souvent méconnus par l'intelligentsia, en dépit d'un

formidable travail de conquête du public. L'occasion était belle de retrouver, à cette occasion, le Marcel Maréchal d'antan, celui qui, en 1958, a fondé sa compagnie, les Comédiens du Cothurne, celui qui, dans les années soixante, s'est installé, avec les moyens du bord, dans une petite salle lyonnaise, sur les traces de Roger Planchon, celui qui, plus tard, réveillera Marseille au spectacle vivant, avec *La Criée*.

Eructant et minaudant

À défaut de surfer sur la nostalgie de ces heures glorieuses – on ne redevient jamais ce qu'on a été – au moins pouvait-on espérer qu'il nous dessine de nouvelles perspectives. La déception est à la mesure de l'attente. La désespérante médiocrité de son *École des Femmes* résonne comme un méchant coup de tocsin. La comparaison avec les deux mises en scènes évoquées plus haut ne fait qu'accentuer le trait. Cette pièce, nous dit Maréchal est « un *fabliau*, un *conte truculent*, *cruel*, *sensuel*, *émouvant* ». En conséquence de quoi il traite cette « œuvre sur le désir » comme une farce bâclée. Lui aussi s'est inspiré du décor de Bérard, mais la réalisation de Nicolas Sire est d'une laideur et d'une vulgarité, au diapason de l'ensemble du spectacle. Maréchal n'a pas hésité à se réserver le rôle d'Arnolphe. Un Arnolphe tantôt éructant, tantôt minaudant, un Arnolphe qui oscille entre le ridicule et le dérisoire, un Arnolphe tellement caricaturé qu'il en perd tout relief.

A chacun son Agnès

Cette farce-là a le souffle court et la nostalgie à laquelle on est pourtant disposé à céder s'accommode mal avec les trucs éculés de bateleurs sur le retour. Du coup, la présence de Flore Grimaud, une Agnès peut-être un peu trop distinguée mais, en tout cas, capable d'apporter une certaine crédibilité à son personnage, n'en est que plus remarquable. L'Agnès que Jacques Lassalle s'est choisie, Caroline Piette, est plus discrète, plus jeune et d'apparence, ce qui correspond à une conception assez traditionnelle du personnage. C'est donc la composition d'Agnès Sourdillon que l'on retiendra. Ce n'est certes plus une gamine, ce qui conforme à la logique suivie par Didier Bezace. Elle est cependant celle qui nous fait le plus précisément percevoir cette éclosion d'une jeune fille refusant de se laisser manipuler. Avec sa voix étrange et sa présence troublante, elle sait parfaitement s'imposer face aux tonitruances d'Arditi. Couple improbable et bouleversant. Tout en refusant les assaut de

son géolier devenu contemplateur, elle tente vainement de lui faire comprendre l'étendue de sa folie. Avec Agnès Sourdillon, « le petit chat est mort » perd toute naïserie. Il résonne comme l'annonce d'une ère nouvelle.

Stéphane Bugat

L'ÉCOLE DES FEMMES DE MOLIÈRE

Mise en scène de Jacques Lassalle

Scénographie : Géraldine Allier
Costumes : Renato Bianchi
Avec : Olivier Perrier, Caroline Piette, Pascal Rénéric, Lucie Tiberghien, Franck Molinaro, Eric Hamm, Bernard Spiegel, François Macherey.
Théâtre de l'Athénée
Jusqu'au 10 novembre
Location : 01 53 05 19 19

Mise en scène de Marcel Maréchal

Décor : Nicolas Sire
Avec : Catherine Arditi, Flore Grimaud, Gérard Berregard, François Cognard, Michel Demiautte, Richard Guedj, Marcel Maréchal, Daniel San Pédro et Sylvie Vigny
Tréteaux de France
Tél : 01 45 01 91 32
Tournée
Novembre :
Mercredi 7 : Lagord
Jeudi 8 : Surgères
Samedi 10 : Saint-Palais
Lundi 12 : Mansie
Mercredi 14 : La Rochefoucauld
Vendredi 16 : Chateaufort-sur-Charente
Dimanche 18 : Cognac
Mardi 20 : Barbezieux
Jeudi 22 : Asnières
Samedi 24 et dimanche 25 : Saint-Pierre d'Oléron
Mardi 27 : Jonzac
Vendredi 30 : Cléon

Mise en scène de Didier Bezace

Collaboration artistique : Laurent Caillon
Scénographie : Philippe Marioge
Avec
Pierre Arditi, Christian Bouillette, Gilles David, Daniel Delabesse, Thierry Gibault, Agnès Sourdillon, Martine Thinières et Olivier Ythier.
Théâtre de la Commune d'Aubervilliers
Du 15 janvier au 8 mars 2 002
Location : 01 48 33 93 93
Tournée :
Marseille : du 13 au 23 mars
Toulouse : du 27 mars au 6 avril
Chalon-sur-Saône : du 16 au 18 avril
Villeurbanne : du 24 avril au 4 mai
Sceaux : du 15 au 24 mai
Châlons-en-Champagne : du 28 au 31 mai
Amiens : du 4 au 7 juin
Le Petit-Quévilly : du 12 au 15 juin